

DANS MA VILLE NATALE
par Yeshayahu TRUNK, New York
traduit du Yiddish par Shoulamit Auvé-Szlajfer

Je suis de retour en Pologne depuis longtemps et je ne me suis toujours pas rendu dans ma ville. Une espèce de réticence étrange me créait sans cesse des prétextes pour repousser mon profond désir. Maintenant que cette visite a été effectuée, j'en comprends la raison – c'était la peur cachée du fort impact psychique.

Je suis descendu du train par un beau matin de mai et j'ai longtemps erré dans les rues de ma ville natale. Tout est si familier, si proche de mon cœur et en même temps si étranger. Est-ce la ville où j'ai passé mon enfance, mes

années d'adolescence, de combat avec moi-même et ce qui m'entourait ? La petite ville, où s'élève la colline, où se trouve le cimetière où mes grands-parents reposent ? Ne me serais-je pas jadis fourvoyé ?

J'ai parcouru les rues et les ruelles que je connaissais si bien et ne les ai pas reconnues. On dirait les mêmes murs, les mêmes rangées de maisons le long desquelles je suis passé des milliers de fois – et pourtant totalement différents. Ils semblaient me contempler muets et étrangers.

La petite ville a perdu l'élément essentiel pour moi – son paysage humain, sa couleur locale particulière que ses habitants juifs donnaient à la ville. Eux – les Juifs – faisaient partie de ses éléments caractéristiques, étaient une grande partie essentielle de son paysage, comme le marché quadrangulaire d'où s'élevaient les rues et les ruelles, comme la rivière qui traverse la ville, comme les petites maisons cabossées par l'âge et ensommeillées. Ma ville natale sans Juifs ! Il m'était vraiment difficile d'imaginer cela. Pour mes associations d'idées enracinées, ces deux concepts étaient inextricablement liés.



KUTNO, POLAND, SHOWING THE MARKET SQUARE. A CENTRE OF THE SUGAR INDUSTRY, IT FELL TO ZHUKOV, WITH LODZ.

Artillerie de l'Armée Rouge et de l'armée polonaise, après la libération de Kutno (Janvier 1945) [erreur de l'éditeur, la photo date de la Première Guerre Mondiale et représente un butin de canons russes récupérés par l'occupant allemand]

J'ai traîné dans les rues et les ruelles, j'ai jeté un œil dans les petits magasins et les échoppes si bien connues de nous, et de leur intérieur sombre m'a regardé – la mort. C'est précisément cette mort juive qui m'a accompagnée pas à pas. Elle était mon ombre pendant mes pérégrinations dans les ruines de ma ville. Pour voir la mort juive, il n'est pas nécessaire de se rendre d'abord au cimetière. Je m'y suis rendu. Il a vécu dans mes souvenirs d'enfance avec ses funérailles malheureuses, avec les *Tisha b'Av* bruyants où des femmes se lamentaient, avec pour les enfants du *cheder*, de joyeux mariages pendant les épidémies r¹ – je ne l'ai pas reconnu. Sur ses bords, près de la clôture démontée, traînent des fragments abandonnés de pierres tombales. Le champ retourné, envahi d'herbes sauvages et de buissons (les Allemands y avaient à dessein planté un jeune bois). Cela donnait l'impression d'un champ de bataille après un combat difficile. Sur ce champ de bataille, la "race des maîtres" a mené son ultime bataille historique contre des Juifs morts. Dans ma ville natale, il y a trois ans, il y a eu un châtement général non seulement contre les Juifs vivants, mais également contre leurs ancêtres décédés des centaines d'années auparavant. Un châtement contre le vieux *gaon*, dont la tombe a été

détruite jusqu'à la base et contre le professeur Mr. Leibl Tsibies, qui, comme chacun sait, cherchait à dominer le monde pour asservir le peuple allemand.

Et selon la doxa pratique allemande, selon laquelle tout anéantissement de l'ennemi de la race aryenne doit apporter au Troisième Reich, non seulement la renommée mais aussi une utilité matérielle substantielle, les stèles juives ont été utilisées pour paver les rues et à d'autres fins d'urbanisme. Misérables barbares !

Leurs diligents élèves locaux ont essayé de poursuivre ce règlement de compte historique avec le cimetière juif. Et ils peuvent se vanter auprès de leur 'rabbin' de cette "superbe" action, comme la profanation du modeste monument, sous lequel on venait tout juste d'enterrer il y a peu de temps quelques cendres du camp de la mort de Chełmno, où les 7000 Juifs ont été exterminés².

Ce cimetière endommagé est demeuré, par une ironie du destin, l'unique témoin de la vie qui a autrefois palpité dans ma ville juive.

Sur le site de l'ancienne synagogue (construite à la fin du XVIII^e siècle), qui rivalisait avec la haute église gothique dans le paysage urbain (de la fenêtre du train, ces deux bâtiments étaient les premiers que l'on voyait) – une place vide, et comme elle est devenue petite et rétrécie. Maintenant, l'église est sans rivale dans tout le paysage de la ville.

Le *Beit Midrash*, des hautes fenêtres duquel s'échappait la triste mélodie de la *gemara* d'étudiants de *yeshiva* ascétiques et sombrement absorbés dans leurs études, tout comme le chant naïf et joyeux de *Sim'hat Torah*, lors des *hakafor*³, le *Beit Midrash* dont les quatre murs racontaient toute l'histoire spirituelle de ma ville n'est plus aujourd'hui qu'un garage pour les pompiers de la ville.

Par ailleurs, le *Ner Tamid* qui brûlait autrefois dans ce *Beit Midrash* et qui comme chacun le sait était destiné à mettre le feu au monde aryen, a été éteint par d'autres qui ont commencé leurs activités de lutte contre les incendies en mettant le feu à leur propre *Reichstag*.

Et d'ailleurs, pour qui a-t-on maintenant besoin d'un *Beit Midrash* dans la ville, alors qu'environ seulement 20 Juifs y vivent, les marranes modernes, "aryens" déjà inclus ?

L'histoire juive revit de façon entêtée et conservatrice ses vieux drames. En l'espace de six ans, nous avons revécu sous une forme condensée quelques centaines d'années de vie juive du Moyen Age avec toutes ses variantes ; oui, nous l'avons enduré de cent façons pendant ladite période de fort développement de la culture et de la civilisation humaine, en parallèle avec celle-ci.

Les débris de la scission de l'héritage spirituel de ma ville natale se trouvent de nos jours dans le grenier d'une professeure polonaise, experte de la langue hébraïque, voire du "sens-hébreu" (comme elle l'appelle en yiddish), une mystique qui fait des recherches dans le "*Zohar*" et le "Livre de la Création" et surtout une enseignante juive, qui

¹ NdT : Aramaïc, "רַחֲמָנָא לְצַלְנָא", "Dieu nous en préserve".

² NdT : en provenance du ghetto de Kutno.

³ NdT : procession traditionnelle de sept tours effectuée autour de la Bima avec les rouleaux de la Torah et avec les quatre espèces lors de Hoshana Raba.

devrait l'aider dans ses études judaïques. Chez elle, vous pouvez trouver diverses éditions de *Siddurim* et de *Mahzorim* (éditions étrangères), le "*Midrash-Tanchuma*" et le "*Ein Ya'akov*", des volumes isolés de l'encyclopédie "*Eshkol*" et de l'encyclopédie russe de Saint-Petersbourg, et même des exemplaires de la littérature profane yiddish et hébraïque. En outre, elle connaît précisément la martyrologie des Juifs de province. Elle a été dans le ghetto auprès du professeur d'hébreu, qui a été son mentor pendant un certain temps. Quand je lui ai proposé de faire don de ce trésor à la Bibliothèque Centrale Juive, évidemment moyennant une compensation matérielle appropriée (c'est une femme solitaire, déjà mûre, et une enseignante ne vit pas trop facilement en Pologne aujourd'hui), elle n'a même voulu entendre. "On ne peut pas m'acheter", a-t-elle dit, presque indignée. Elle a acheté les livres à un cordonnier polonais et ils lui sont nécessaires pour ses études judaïques. Elle a fait don de quelques traités talmudiques au comité juif local. Et ainsi, cette merveilleuse fille slave est devenue la gardienne des restes spirituels de ma ville natale.

*

Dans la ville, il y avait justement une foire. Le marché était rempli d'étals et sur la place devant l'ancienne synagogue se tenaient des couples de paysans. Il est interdit

de rouler sur la place de la synagogue, mais cette interdiction n'est pas strictement respectée.

Dans mes yeux s'éleva la vision des foires d'autrefois, avec les "allures" juives, avec les commerçants dans les petites échoppes, avec les petits boutiquiers qui étaient affairés, avec des casquettes repoussées, tourbillonnant parmi les paysans criards, le lien économique entre le Juif de la petite ville et le paysan. Un lien, dont l'histoire se déroule sûrement sur au moins un demi-millénaire – rompue à présent de façon catastrophique, et qui se passe aujourd'hui sur cette foire dans le calme et la sérénité. L'impétuosité commerçante juive et la nervosité juive ne sont plus – aussi j'ai douloureusement ressenti, au travers de cette foire, la mort juive.

A l'extérieur on ressentait le goût de Mai, avec de frais lilas et des jonquilles. Des enfants jouaient sans souci au soleil. L'odeur m'a rappelé le *Chavouot* d'autrefois dans la ville. Je ne pouvais cependant pas me débarrasser de l'idée que, dans bien des endroits de Pologne, le parfum du lilas odorant se mêlait à l'odeur de pourriture des charniers de mes frères et sœurs. Lorsque j'ai tristement quitté ma ville natale, j'ai senti que cet endroit m'était véritablement le plus familier et en même temps véritablement le plus étranger qui soit.